LA Course aux Millions

ROMAN NOUVEAU

PAR

Pierre SALES

DEUXIÈME PARTIE

Mais Alexandre avait à peine vu la photographie qu'un bien involontaire cri de surprise lui échappait, amenant cette question toute naturelle de Treborson :

— Vous la connaissez donc ?

— Oh... oh... oui... vue ressemblance... et c'est tout, prononça Alexandre extrêmement embarrassé.

Treborson éclata de rire, de la meilleure humeur, et :

— Allons, allons, ne vous défendez pas... Vous vous êtes trahi du premier coup... Et c'est vraiment drôle. Elle ne vous rien donc moi ! La créature ne vaudrait pas que je vous boude cinq minutes. —Vous l'avez rencontrée à Paris ?

— C'est à dire que... en effet... une personne qui a une assez réelle ressemblance avec...

— Maud Sterling, n'est-ce pas ? Du moins, si elle vous a dit son vrai nom...

Et Treborson s'exprimait avec tant de calme, qu'Alexandre n'hésita plus.

— Il est exact, dit-il, que je me suis trouvé en relation, à Paris, pour affaires...

— Oh !... pour affaires seulement.

— Mon cher monsieur Treborson vous pouvez croire que c'est par galanterie que je vous fais cette déclaration ; cependant, j'ai engagé ma parole de gentilhomme : mistress Maud Sterling est demeurée une... étrangère pour moi. J'ajoutera, bien franchement, que ce n'est pas de ma faute.

— Ah ! ah !... Ah ! ah ! ah !...

Et Treborson éclata encore très bonnement de rire ; puis :

— Si je comprends bien, vous lui auriez donc fait la cour ?

— *Franchement... oui ! Vous voyez que je ne vous cache rien.*

— Et... vous en étiez... fort amoureux ?

Complètement rassuré par la bonne humeur du gymnasiarque, Alexandre répondit :

— Je dirai même que vous-même, tout à l'heure, qu'il est difficile d'être plus jolie ? C'est mon excuse comme la vôtre.

— *Alors... si vous étiez bien amoureux,* conclut fort tranquillement Treborson, cela a dû vous coûter fort cher ?

— Confidence jusqu'au bout : fort cher en vérité ; car au moment où la conclusion paraissait tout logique, la suite vous folles les plus stupides de ma part,la belle.. Vous me permettrez de dire toute ma pensée.

— Eh ! mon cher, il me semble que vous me racontez une propre histoire.

— J'avais offert le classique petit hôtel, un délicieux mobilier... ou, du moins, le bon petit... chèque qui permet de payer en grande dame, lorsque Maud Sterling apprit... Elle est pratique...

— Oh ! oui...

— Elle apprit donc que j'étais ruiné et que, pour montrer cette galanterie envers elle, je m'étais fort sérieusement endetté.

— Et, la connaissant comme je la connais, je ne crains pas d'être démenti en affirmant qu'elle vous Renaud à la porte, de la maison que vous lui avez donnée ?

— Mon cher ami... j'avoue Alexandre. Ça été ma dernière folie, après laquelle j'ai jugé que je ne ferais jamais rien de bon tant que je respirerais l'atmosphère parisienne. Je ne m'en plains pas, puisque je trouve ici un compagnon d'infortune, une victime de cette délicieuse petite gredine...

— Il y a une différence entre nous, prononça alors Treborson avec une légère amertume.

Il reprit la photographie à Alexandre, la jeta *sur la table* ; puis, s'étendant en face de son ami, il allumait longuement son cigare ; et, après quelques bouffées, il dit :

— Oui... une certaine différence... Elle a donc repris son nom de jeune fille ?... Son nom de jeune fille !... Que le langage a parfois d'amusantes contradictions !... Le nom de jeune fille de Maud Sterling !

— Elle tenait donc été bien réellement... mariée ? interrogea Alexandre assez étonné.

— Tout ce qu'il y a de plus marié !

— Et... vous avez connu son mari ?

— Si je l'ai connu ? Mais, cher monsieur, aucun divorce n'étant intervenu entre nous, elle aurait parfaitement le droit de se faire appeler à Paris comme partout, madame Georges Treborson.

— Diable ! fit Alexandre.

Et terriblement penaud, il se mordit les lèvres.

Le gymnasiarque le remit tout de suite à son aise.

— Ne regrettez donc pas d'avoir parlé. Il nous faliait bien un peu de gaieté au milieu de nos confidences, qui, jusqu'ici avaient été plutôt sentimentales. Oui, cette coquine est ma femme... Elle a le sers pas longtemps, d'ailleurs ; car, si nous réussissons demain, mon premier soin, à mon retour en Europe, sera de faire prononcer mon divorce, et les motifs m'en manqueront pas, je vous jure !

— Mais... comment, avec les idées que vous aviez sur la femme, le mariage, avez-vous pu ?...

— Commettre cette extravagance, cette sottise pitoïd ? Et ! mon cher, par ce besoin qui est en nous d'une compagne, d'une famille, par la faiblesse du vieux garçon qui a peur de la solitude et qui fait un mariage stupide vers les quarante ans, tout bonnement parce qu'il n'a pas su se marier à vingt-cinq.

» Voici, du reste, l'histoire en peu de mots :

» Je déteste vivre à l'hôtel, et partout où je l'ai pu, je m'installais comme vous me voyez ici : une maisonnette simple, à peu près confortable, un coin où je pusse vivre en dehors de ce métier qui me dévenait de plus en plus odieux.

» J'étais donc ainsi, il y a quelques années, dans un des plus tranquilles faubourgs de Londres, près d'un parc ; et j'allais y passer une très paisible saison... lorsque je m'aperçus qu'une fort jolie petite demoiselle venait aider au ménage et garder les enfants dans une maison en face de la mienne.

» C'était Maud Sterling. Et je n'ens pas beaucoup de mal à apprendre d'elle-même qu'elle vivait avec une mère malade et qu'elle acceptait toute besogne pour gagner son pain, quoique elle eût reçu une assez gentille éducation, son père ayant été ingénieur; mais il était mort trop tôt, sans s'être assuré ; et la femme et la fille se trouvaient trout près de la misère.

» Je pris mes informations : l'histoire était exacte ; et la jeune fille faisait l'admiration du quartier par son courage au travail et les soins dont elle entourait sa mère.

» Je m'attendris...

— Naturellement, fit Alexandre qui voyait poindre la suite de l'histoire.

— Et, presque tous les jours, je m'arrangeai pour rencontrer Maud Sterling. Je ne me croyais pas amoureux ; mais... elle m'intéressait, elle m'ipotyait. Peu à peu elle m'avouait qu'elle était malheureuse dans la maison où elle travaillait ; on était dur pour elle ; je la consolais, je la battaient... Je ne fus donc pas étonné quand elle me dit un mois environ après notre première rencontre, qu'on l'avait renvoyée pour un rien... La vérité, c'est que, depuis qu'elle me connaissait, elle était devenue insupportable et qu'elle avait été ravie de se faire renvoyer pour pouvoir passer l'hiver.

— Elle avait déjà jeté son dévolu sur vous ?

— Elle avait joué son vé-fout avec une habileté consommée, comme, du reste, elle a toujours fait depuis. Je n'avais pas causé avec elle plus d'une vingtaine de fois, et chaque fois pas plus de cinq ou six minutes, et elle avait en la perspicacité de deviner à quel point la misère m'est odieuse. Elle avait parfaitement que je ne la laisserais pas à la rde... Car vous pensez qu'il n'y avait pas d'économies chez ces deux femmes ; et, au bout d'une semaine, on les expulsait : elles étaient logées à la semaine...

— Alors, je vous vois intervenant, payant la semaine arriérée...

— Eh non. Et là n'était ma sottise et l'extraordinaire ruse de cette coquine. Tout de suite, j'avais bien offert de l'aider, mais elle avait toute besogne pour elle, elle était bel et bien expulsée de leur logement lorsqu'elle m'avoua l'étendue de sa détresse... un soir de ces terribles hivers de Londres, comme on dit communément, on couperait le brouillard au couteau. Et moi, imbécille.

— Gênéreux...

— Non, mon cher, imbécile ! Laissez-moi donc me dire mes vérités ; ça me fait plaisir. Donc, en bon imbécile, je songeai qu'elles avaient besoin d'un réconfort spécial et que mon argent ne leur donnerait pas à lui seul cette chaleur de la maison qui leur était indispensable... Et au lieu de leur payer une chambre dans un hôtel de quatrième, je les fis chez moi... Pardon, je n'avais pas de domestique d'occasion à cette heure-là.

— Du vous coiter deux maîtresses en Kb d'une sur le dos? interrompit Alexandre riant.

— Vous avez bien dit : deux maîtresses... non de moi, mais de ma maison. Car au bout d'un mois, elles étaient chez elles... Et n'avais, du reste, pas hésité le bout des doigts de Mlle Maud Sterling, et le moindre manège de galanterie l'effarouchait...

— *Elle avait tout de suite vizé le mariage ?...*

— Mon cher, il vous en a coûté bon... je n'ai pas besoin de savoir combien ; mais il vous en a certainement coûté bon pour ne rien obtenir d'elle... A moi, il m'en a coûté moins cher et ma fortune. Inutile, n'est-ce pas, que je vous dépeigne cet enveloppement d'un vieux garçon par cette fine mouche et une discuse des psannes comme sa mère ; car mistress Sterling mère avait sans cesse la Bible à la bouche... tout autant que les bouteilles de gin... Bref, lassé, épris, croyant d'ailleurs au dévouement et, ce qui était essentiel pour moi, à l'intelligence de Maud, je me marai avant de quitter Londres et emmenai ma femme en Amérique, où m'appelait un nouvel engagement.

— Et... sa digne femme de mère ?

— Maud, qui paraissait l'adorer, me déclara que cette digne femme n'... embêtait, et qu'elle n'hésitait pas à me la sacrifier. J'en fus quitte avec une pension. Et je partis assez satisfait, me figurant avoir pris une véritable compagne, à laquelle j'allais me livrer, confier mon âme, mes plans d'avenir. Mais, si ma femme était certainement intelligente, son cœur était dond des plus parfaites qualités de sécheresse que j'aie jamais rencontrées.

A suivre.

Annonces Légales

Etude de Me Maurice JASPAR, avoué, docteur en droit, successeur de Me Deville et Lefranc, 8, rue de Tourcoing, Lille.

DIVORCE

*Par jugement rendu par défaut le neuf novembre 1900, enregistré, le Tribunal civil de première instance de Lille, a prononcé le divorce entre M. Hippolyte-Désiré Louvet, journalier, demeurant à Lille, hôtel de la *Botte de Paille*, contour de l'Hôtel-de-Ville, 16, et Mme Nathalie Vantiole, demeurant à Roubaix, rue du Tilleul, 203, et actuellement rue des Longues-Haies, 82.*

Au profit dudit sieur Louvet.

La présente publication a pour effet de faire courir le délai d'opposition qui est de huit mois à partir de ce jour.

Pour extrait :

Signé : Maurice JASPAR.

OFFRES ET DEMANDES D'EMPLOIS

Maison allemande de laines, qui fait voyager continuellement, **désire représenter** une bonne maison de Roubaix-Tourcoing, pour la vente en Allemagne de peignés, blousses et laines livées ; elle achèterait évent. pour son propre compte. — S'adresser sous *L. D. 158*, à Rudolf Mosse, à Leipzig.

On demande **SERVANTE** de suite, une 46, rue Massena, Lille. n.o

AVIS DIVERS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE d'incandescence

BECS & MANCHONS AUER

Rapporter la galerie ancienne monte de sa tige nickel si l'on désire un nouveau manchon.

DÉPOT :

16, Rue du Curé, ROUBAIX

VIN de COUPAGE... 10 degrés à 1 verre pas large pièce 32f

VIN de COTE... 9 degrés à 1 verre pas large pièce 25f

Représentants sérieux demandés S'adr. GUOVEL, Maire d'Isbais (Sne).

Vient de paraître pour 1901

ANNUAIRES RAVET-ANCEAU

1. Nord et Pas-de-Calais	16 fr.
2. Nord	11 »
3. Arrondt de Lille	8 »
4. Ville de Lille	3 50
5. Roubaix-Tourcoing	3 50
6. Ville d'Armentières	2 50
7. Arrondt d'Avesnes	2 25
8. — Cambrai	2 50
9. — Douai	2 25
10. — Dunkerque	2 50
11. — Hazebrouck	2 25
12. — Valenciennes	2 25
13. Aun-d'Ubas-de-Calais	8 »
14. Annuaire de l'Exportation (Blancou)	16 »

● Port en sus.

Envoi contre mandat-poste à la Direction, 53, r. Roquemaine, LILLE.

AU CORSET ELEGANT

Vandorpe-Lava

61-63, Rue des Fabricants

ROUBAIX

INCROYABLE !!!

A l'occasion des Fêtes, la Maison Vandorpe-Lava, 61-63, rue des Fabricants, Roubaix, met en vente un *choix immense* de jupons moirés de toutes nuances au prix incroyable de **3 fr. 95** et **4 fr. 95**

articles valant 6 fr. 50 et 8 fr. 50

C'est la seule maison possédant cet article.

CANCER TUMEUR, Glande, Loupe, Kyste, Hémorrhoïdes, Fistules, QUERISON sans opération ALLIOT, Docteur-Pharmacien de Paris, ex-int. Hôp. Paris, 16, R. Pecot-Neuf, Paris (Prévot 14, X. Vignon). Consult. de midi à 6 h. Prix 3 f. Les Avis Gratis

Cabinet de

M. Charles POLACK

DENTISTE

56, rue d'Inkermann, ROUBAIX

9, rue du Priez, LILLE

Visible tous les Mardis et Vendredis

De 2 heures à 5 heures du soir, à ROUBAIX

LE CABINET DE LILLE EST OUVERT TOUS LES JOURS

M. POLACK se rend à domicile sur demande

MAISON DE CONFIANCE

POMMADE DERMATIQUE MOULIN

Cette Pommade guérit les Boutons, Rougeurs, Démangeaisons, Acnés, Eczémas, Dartres, Hémorroïdes, Engelures, Piqûres, Coupures, etc. qu'elle les soulage et les guérit. Elle arrête la Chute des Cheveux et des Cils et les fait pousser.

« Monsieur, votre pommade m'a parfaitement réussi dans plusieurs maladies de la Peau et Eczéma ancien et chronique. Dr MONTAGU, ex-interne des Hôpitaux.

« 21, r. Croix-Petite-Champ, Paris. « Monsieur, grâce à votre pommade ma petite fille a pu sortir pour la première fois depuis 3 ans. » Mme BARCHET, Bordeaux (Abcès).

Envoi contre mandat de PILULES PURGATIVES & DÉPURATIVES MORISON-MOULIN, 20 f. et 10 f. (en boîtes de 20 et 10 pilules). Pharm. Moulin, 8, rue Lamartine, Paris.

MORRHUOL CHAPOTEAUT

Représente les *Principes Actifs de l'Huile de Foie de Morue* débarrassée de sa matière grasse et indigeste. Il offre aux mères de famille le moyen de faire prendre à leurs enfants ce médicament sans répugnance. Le **MORRHUOL** s'administra sous forme de petites capsules rondes équivalant chacune à *Cinq grammes d'Huile.*

Les expériences faites dans les Hôpitaux de Paris ont prouvé que le **MORRHUOL** fortifie rapidement les enfants mous, lymphatiques et sujets à des rhumes fréquents.

Dépôt dans toutes les Pharmacies.

BON GÉNIE DE LILLE

4, Rue du Vieux-Marché-aux-Moutons, 4

VENTE A CRÉDIT

de toutes espèces de Marchandises aux conditions les plus larges

Prime à tout Client recommençant un nouveau compte

SAISON D'HIVER. — Immenses choix de Vêtements d'Hommes, Dames et Enfants, tout faits, et de Draperies et Tissus fantaisie Haute Nouveauté en tous genres pour Vêtements sur mesure. (Coupe et Façon irréprochables.)

Fabrique de Meubles. — Meubles sur commandes. — Mobiliers en tous genres et Literies complètes.

Livraisons discrètes **franco à domicile** par la voiture de l'Administration. — Le **Voyage entier** est **remboursé** à tout acheteur venant à Lille.

SEULS REPRÉSENTANTS

A Roubaix : M. TRÉFIER, 168, rue du Collège.
A Tourcoing : M. LORIDAN, 21, rue de Gand.
A Croix : M. BROCART, 101, rue Kléber.

DÉCAUVILLE

CHEMINS DE FER PORTATIFS

MATÉRIEL A VOIE DE 1m 00 MIN.

LOCOMOTIVES

Chemin de fer Decauville

Les Pilules du Dr Mortin sont spécialement recommandées aux dames pour époques difficiles, enlèvent douleurs, prévienment les retards et réabilissent sans danger les fonctions anormalement en retard, même après plusieurs mois. — Pharmacie F. GERRETH, 15, rue de la Monnaie, Paris. — Seul dépôt pour le Nord. — 4 fr. 35 contre mandat-poste.

Elixir Suédois

GUÉRISON RADICALE DES RHUMATISMES, GOUTTE

Nevralgies, Graville, Vices du Sang, Affections nerveuses, Scrofules, etc.

Aucune Spécialité, aucun Médicament ne peuvent lutter contre l'Elixir Suédois.

Demandez la Brochure explicative qui vous sera envoyée gratis ; vous y trouverez la garantie de votre guérison.

Dépôt Gal G. DELAPORTE, Pharm. 1re Cl. TOURCOING (Nord) et dans toutes les Pharmacies. — PRIX DU FLACON : 4f. 50.

Qu'est-ce que le Chapirograph ?

Le CHAPIROGRAPH est un appareil multiplicateur nouveau, sans pareil pour faire soi-même et sans frais, toutes sortes d'imprimés ainsi que pour le polytypage de lettres, actes, dessins, notes, plans, programmes, etc., en impression noire.

Le maniement de cet appareil est pour chaque personne très simple ; le succès est certain et garanti.

D'une écriture ou d'un dessin écrit sur du papier avec de l'encre on obtient de la matière la plus simple environ 150 épreuves dans 15 minutes, sans presse et sans produits chimiques.

Un Chapirograph pour in-quarto et format ministère ne coûte avec tous ses accessoires que 25 francs.

P. S. — Pour prouver que le Chapirograph est le meilleur appareil multiplicateur nous promettons de l'envoyer pendant 5 jours à l'essai, à nos risques, franco et sans aucun débours : en cas de réexpédition, nous ne réclamons aucune rétribution.

THE CHAPIROGRAPH Co Ltd, 9, Place de la Bourse, Paris.

47e Année — **LIRE** dans le 47e Année

JOURNAL DES MINES

ABONNEMENT 5 fr. par an — 85, Rue Richelieu, 85 — ABONNEMENT 5 fr. par an

PARIS

L'explication de la baisse actuelle et future des Valeurs de **CHARBONNAGES.**

Abonnement gratuit **d'UN MOIS** à toute personne qui en fera la demande.

LIEBIG — **Véritable Extrait de Viande LIEBIG**

INDISPENSABLE dans toute bonne cuisine, pour préparer et améliorer potages, sauces, légumes, ragoûts, etc.

SE VEND CHEZ LES ÉPICIERS ET MARCHANDS DE COMESTIBLES

PHOTOGRAPHIE ELKAN

74, Rue Pellart, ROUBAIX

PREMIÈRES COMMUNIONS

Portraits très soignés depuis 5 fr. la douzaine

Portraits Artistiques à 10 fr. avec une MAGNIFIQUE PEINTURE A L'HUILE SUR BOIS

IMPRIMERIE DE L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING

BUREAUX :

ROUBAIX, 65, Rue des Fabricants, 65. — TOURCOING, 53, Rue Verte, 53

TYPOGRAPHIE - LITHOGRAPHIE - GRAVURE

Spécialité d'Affiches en tous Genres

LETTRES MORTUAIRES & D'OBITS

Donnant Droit à l'INSERTION GRATUITE dans l'« Avenir de Roubaix-Tourcoing »

Feuilleton de l'*Avenir de Roubaix-Tourcoing* 73

LE CALVAIRE des Femmes

PAR

M.-L. GAGNEUR

DEUXIÈME PARTIE

Pendant ce temps, Fossette rêvait tristement. Elle pensait à Robiquet, qui venait de lui dire adieu avec les larmes plein les yeux et plein la voix.

— Pauvre Robiquet ! — se disait-elle — comme il m'aime ! Et moi... non, hélas ! je ne pourrai jamais l'aimer. J'ai beau me dire : « C'est un excellent garçon qui respecterait toujours ma volonté, mes caprices mêmes, je serais certainement heureuse avec lui : » Non ! à ce moment de conseiller, c'est plus fort que moi, je ne puis pas. Sans doute j'avais souvent une autre vie que celle-là.

Je ne puis cependant le laisser des années et des années me faire la cour pour arriver à lui dire alors comme aujourd'hui : « Robiquet, mon ami, j'en suis fâchée ; mais c'est impossible. » Et il souffre, je le vois bien ; ces attentions, ces prévenances lorsqu'il me trouve seule... Vraiment, je m'en veux de ne pouvoir aimer ce bon garçon-là. S'aimer par complaisance ? ... Non, car je l'aime encore, lui... oui, je l'aime toujours. Et, je ne sais pourquoi, mais il me semble qu'il ne m'a pas oubliée.

Si seulement je pouvais avoir la certitude qu'il ne m'aime plus, qu'il en aime une autre, je ne pourrais songer à lui... Elle regardait vaguement, et des larmes roulaient dans ses yeux. — Mon beau Léo — soupira-t-elle — je ne savais pas que je t'aimais autant. Sans doute ces belles fleurs me viennent de toi. Voilà pourquoi je n'ai pas eu le courage de les refuser. — Au même moment, Fossette entendit dans l'escalier les gros souliers ferrés de l'Auvergnat. — Mon Dieu ! — s'écria-t-elle en posant la main sur son cœur — serait-ce encore lui qui... ?

On entrait sans frapper.

C'étaient les mêmes habits de velours brun râpés, les mêmes gros souliers, le même chapeau de feutre, mais ce n'était pas le même Auvergnat. Celui-ci était plus jeune, et bien qu'à demi-cachée par d'épais favoris, sa figure paraissait belle. Cependant Fossette ne vit que le magnifique pot de camelia panaché qu'il tenait entre ses mains.

— Voilà, mademoiselle — dit le commissionnaire avec un accent auvergnat encore plus prononcé que celui de la ville — m'apporte pot de fleurs de la part d'un grand cheigneur qui vous jaime.

— Comment ! encore ! — exclama Fossette. — Vous ne le poserez pas ici, je vous le défends.

— Che chouis payé pour ça.

— Prendez-le, si vous voulez ; mais dans ma chambre, je ne le veux pas.

— Mademoiselle, quand je chouis payé, je fais che qu'on me dit. On m'a dit de déposer che pot chez vous, et je le dépose ; car che chouis un brave Auvergnat, et che ne vole chamais l'argent de la pratique.

— Ah ! c'est trop fort ! — dit Fossette qui avait envie de rire. Au moins ce sera le dernier.

— Nenni, nenni, mademoiselle. Tous les chours che vous apporterai un autre pot de fleurs, et chi vous le permettez, che les j'arrocherai.

— Mais non ; mais non, je ne le permets pas.

— Alors che les arrocherai chant votre permischion, puichque je chouis payé pour cha, l'rrr !

— Ah ! je comprends — dit Fossette qui cette fois ne mit a rire franchement : — c'est une farce ; c'est un grand seigneur qui s'amuse. Mais combien de temps cela doit-il durer ? que je sache seulement si ma patience y suffira.

— Il m'a dit qu'il ne cherait content que lorsque votre maison cherait remplie de fleurs depuis la loche du concierge jusque chous les toits.

— Alors remplissez la maison, si la concierge ne s'y oppose pas. Mais, pour ma chambre, ne voilà assez comme cela. Demain vous trouverez la porte fermée.

— Oh ! che n'ai pas bon chouis : je pacherai par la fenêtre.

— Mais, dit-el, che grand cheigneur, donnez-moi son adresse, je veux lui écrire, afin de savoir s'il a fait un pari, ou si tout simplement il veut me faire rire.

— Puichqu'il vous chaine, il veut que vous l'aimiez, pardine ! Et moi, à votre place, pour avoir la paix, je l'aimerais tout de chuite.

— Tiens, mais il commence à me divertir cet Auvergnat — pensa Fossette. — Au fait, reprit-elle — remplissez ma chambre, puisque ça vous amuse. Moi, j'irai m'installer dans la chambre de mon voisin.

— Chan rancune alors. A demaie.

— Vous savez que ma porte sera fermée.

— Vous faites bien de me prévenir ; j'apporterai des cinchetrumente pour faire chanter la porte. J'ai été appelé cherrurier dans me jou-

— Mais c'est un Auvergnat universel, se dit en riant Fossette ; il est bien drôle avec son patois. Il n'est vraiment pas trop mal pour un Auvergnat ; il a même de l'esprit ; il me distraira un peu, car je vais rester seule, toute seule et sans ouvrage.

Si pourtant Robiquet, M. de Barnolf qui m'envoyât ces fleurs ! je n'y veux pas penser ; j'en ai comme un vertige de joie ; je serais lâche, je lui pardonnerais... Mais Robiquet ? Maintenant qu'il est loin, que je ne puis plus l'aimer, doisje lui écrire. Ou plutôt, si je partais moi aussi; car enfin cette situation ne peut durer. Il faut bien que je prenne une résolution. Mais partir ? où aller ? N'est-ce pas me condamner à mourir d'ennui, de faim, peut-être. Bah ! pourquoi me préoccuper de l'avenir ? cela donne de mauvaises pensées... Il faut vivre au jour le jour. Ces belles fleurs songent-elles qui les arrosera demain ? Dieu ! qu'elles sont belles ! — Et elle s'accroupit pour mieux regarder les plus près.

Elle les contempla longtemps. Elle en prit une et l'embrassa. — C'est drôle — fit-elle. — Tout ce qui est beau, j'ai envie de l'embrasser. Mais pourquoi cette fleur me fait-elle penser à ce ridicule Auvergnat ? C'est encore la pauvreté qui nous vaut cela. Un homme, si grossier soit-il, n'oserait pas parler ainsi à une fille riche. Mais nous, nous sommes si malheureuses ! On peut nous insulter impunément. Qui se soucie de notre honneur, et qui peut y croire ? Tout le monde, au contraire, nomme les bijoux. Le respect, c'est un luxe qui n'est pas fait pour les pauvres filles.

XI

Madame Daubré accompagnée de ses enfants, de Madeleine et de Lionel, venait d'arriver à Paris.

Elle avait loué un appartement rue de Provence. Maxime habitait rue Joubert.

Madeleine, vaincue par les instances de madame Daubré, avait pris le parti de rester chez elle comme institutrice jusqu'au retour de mademoiselle Dorri.

A peine arrivée à Paris, madame Daubré écrivit à Maxime :

« Mon ami,

» J'ai voulu lutter contre mon amour, et Dieu seul sent sait savoir ce que j'ai souffert. Mais je ne suis pas faite pour ces luttes héroïques, ou peut-être mon amour est-il si grand qu'il est de ceux que ne peut vaincre. Vivre plus longtemps loin de vous m'était impossible. A ces martyrs de tous les instants ma vie s'en allait.

» Je suis venue, dût-il m'en coûter le repos de mon existence entière et le salut de mon âme. Mais j'oublie tout pour ne voir qu'un bonheur de vous aimer. A la seule pensée de vous revoir, mon cœur défaille de joie.

» A bientôt, n'est-ce pas ?

» Votre GÉRALDINE. »

Lorsque Maxime reçut cette lettre, il s'habillait pour se rendre chez Fossette. Il avait déjà chassé les gros souliers de l'Auvergnat et passé le pantalon brun à reflets blanchâtres.

En reconnaissant l'écriture de l'adresse et le timbre de Paris, il devint pâle. — Elle est ici ! — s'écria-t-il. Il lut la missive emphatique. — Dans quel guêpier suis-je tombé ? — Et il marchait dans sa chambre, en secouant les mains et les pieds comme s'il voulait se tirer d'un mauvais pas.

« Que faire ? Que lui répondre ? Mais je ne l'aime plus du tout, du tout ! C'est l'expiation qui commence... Si je prétextais une affaire pressante dans la Patagonie ou au Kamtchatka ! Elle serait capable de me suivre. » Son amour est si grand, dit-elle, qu'il est de ceux qu'on ne peut vaincre. »

Eh bien ! me voilà joli garçon ! Où aller ? où me cacher ? Et ma Fossette ! A la bonne heure, il y a de l'esprit dans ces paroles. Ça pétille, ça rit, ça chante. C'est la jeunesse, c'est la gaîté. Mais cette femme impérieuse et tâtée... » Mais c'est un Auvergnat universel, se dit en riant Fossette ; il est bien drôle avec son patois. Il n'est vraiment pas trop mal pour un Auvergnat ; il a même de l'esprit ; il me distraira un peu, car je vais rester seule, toute seule et sans ouvrage.

Si pourtant Robiquet, M. de Barnolf qui m'envoyât ces fleurs ! je n'y veux pas penser ; j'en ai comme un vertige de joie ; je serais lâche, je lui pardonnerais... Mais Robiquet ? Maintenant qu'il est loin, que je ne puis plus l'aimer, doisje lui écrire. Ou plutôt, si je partais moi aussi; car enfin cette situation ne peut durer. Il faut bien que je prenne une résolution. Mais partir ? où aller ? N'est-ce pas me condamner à mourir d'ennui, de faim, peut-être. Bah ! pourquoi me préoccuper de l'avenir ? cela donne de mauvaises pensées... Il faut vivre au jour le jour. Ces belles fleurs songent-elles qui les arrosera demain ? Dieu ! qu'elles sont belles ! — Et elle s'accroupit pour mieux regarder les plus près.

Elle les contempla longtemps. Elle en prit une et l'embrassa. — C'est drôle — fit-elle. — Tout ce qui est beau, j'ai envie de l'embrasser. Mais pourquoi cette fleur me fait-elle penser à ce ridicule Auvergnat ? C'est encore la pauvreté qui nous vaut cela. Un homme, si grossier soit-il, n'oserait pas parler ainsi à une fille riche. Mais nous, nous sommes si malheureuses ! On peut nous insulter impunément. Qui se soucie de notre honneur, et qui peut y croire ? Tout le monde, au contraire, nomme les bijoux. Le respect, c'est un luxe qui n'est pas fait pour les pauvres filles.

XI

Madame Daubré accompagnée de ses enfants, de Madeleine et de Lionel, venait d'arriver à Paris.

Elle avait loué un appartement rue de Provence. Maxime habitait rue Joubert.

Madeleine, vaincue par les instances de madame Daubré, avait pris le parti de rester chez elle comme institutrice jusqu'au retour de mademoiselle Dorri.

A peine arrivée à Paris, madame Daubré écrivit à Maxime :

« Mon ami,

» J'ai voulu lutter contre mon amour, et Dieu seul sent sait savoir ce que j'ai souffert. Mais je ne suis pas faite pour ces luttes héroïques, ou peut-être mon amour est-il si grand qu'il est de ceux que ne peut vaincre. Vivre plus longtemps loin de vous m'était impossible. A ces martyrs de tous les instants ma vie s'en allait.

» Je suis venue, dût-il m'en coûter le repos de mon existence entière et le salut de mon âme. Mais j'oublie tout pour ne voir qu'un bonheur de vous aimer. A la seule pensée de vous revoir, mon cœur défaille de joie.

» A bientôt, n'est-ce pas ?

» Votre GÉRALDINE. »

Lorsque Maxime reçut cette lettre, il s'habillait pour se rendre chez Fossette. Il avait déjà chassé les gros souliers de l'Auvergnat et passé le pantalon brun à reflets blanchâtres.

En reconnaissant l'écriture de l'adresse et le timbre de Paris, il devint pâle. — Elle est ici ! — s'écria-t-il. Il lut la missive emphatique. — Dans quel guêpier suis-je tombé ? — Et il marchait dans sa chambre, en secouant les mains et les pieds comme s'il voulait se tirer d'un mauvais pas.

« Que faire ? Que lui répondre ? Mais je ne l'aime plus du tout, du tout ! C'est l'expiation qui commence... Si je prétextais une affaire pressante dans la Patagonie ou au Kamtchatka ! Elle serait capable de me suivre. » Son amour est si grand, dit-elle, qu'il est de ceux qu'on ne peut vaincre. »

Eh bien ! me voilà joli garçon ! Où aller ? où me cacher ? Et ma Fossette ! A la bonne heure, il y a de l'esprit dans ces paroles. Ça pétille, ça rit, ça chante. C'est la jeunesse, c'est la gaîté. Mais cette femme impérieuse et tâtée... » Ayez ceux yeux toujours levés au ciel, son chignon postiche, ses grandes phrases et ses attaques de nerfs, oui ! qui me tirera de ces griffes ? C'est le désouvrement qui cause toutes ces exaltations et ces vapeurs. Si je lui écrivais de broder, comme remède, des pantoufles à son mari, ou de coudre des layettes pour les petites pauvres ? Je ne puis cependant pas la laisser mourir de chagrin !

. . . . . .

Un coup de sonnette interrompit ce monologue plein d'un comique désespoir. Ce fut Lionel qui entra.

En voyant Maxime dans cet accoutrement avec ce pantalon d'Auvergnat qui lui montait *presque jusque sous les bras, il ne retint pas un* bruyant éclat.

Maxime avait complètement oublié son déguisement. Dans la situation d'esprit où il se trouvait, il fut choqué de cette hilarité, dont il ne comprenait pas le motif.

Il fronça le sourcil.

— Ah, ça ! de quoi rien-vous ? — demanda-t-il à Lionel.

— Comment ! mais il me semble que c'est assez plaisant.

— Je n'ai pas le moindre envie de plaisanter dit Maxime, presque en colère.

— Ah ça, mon cher, sur quel jésuite avez-vous marché ? — dit Lionel. — Qu'y a-t-il d'étonnant que je me mette à rire devant une pareil déguisement ? En temps de carnaval, je trouverais cela tout naturel. Mais là, en plein mois de novembre...

Maxime regarda son pantalon et fut pris à son tour d'un fou rire.

— Pardon, mon ami, dit-il. Mais une violente distraction m'avait fait oublier complètement où j'en étais de ma toilette. Permets que j'achève la mienne.